



HAL
open science

Yves Michaud, “ L’Art, c’est bien fini ” : essai sur l’hyper-esthétique et les atmosphères

Pascal Amphoux

► **To cite this version:**

Pascal Amphoux. Yves Michaud, “ L’Art, c’est bien fini ” : essai sur l’hyper-esthétique et les atmosphères. Critique d’art, 2021, 10.4000/critiquedart.97317 . hal-04152657

HAL Id: hal-04152657

<https://hal.science/hal-04152657>

Submitted on 10 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

La mort dans l'art

Note à propos du livre de Yves Michaud
« *L'art, c'est bien fini* », *Essai sur l'hyper-esthétique et les atmosphères*, Gallimard, 2021
Pascal Amphoux, 30 mai 2022

Yves Michaud nous explique que l'art se meurt en accouchant de l'esthétique, au cours du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, et soutient qu'une deuxième rupture est aujourd'hui consommée, par laquelle l'esthétique à son tour se meurt en basculant dans l'hyper-esthétique. L'art, dit-il, c'est bien fini (formule qui fait le titre de son ouvrage). Il était fini une première fois en quittant la légitimité politique que lui attribuait une certaine bourgeoisie et en se localisant dans les lieux spécialisés du musée, de la galerie ou de l'université, il est *bien* fini une deuxième fois en quittant la légitimité scientifique et les lieux qui lui étaient institutionnellement consacrés pour envahir l'espace ordinaire et le temps quotidien dans un processus de marchandisation radicale et généralisée (inscrivant les désormais "productions artistiques" sous le psittacisme triple de la valeur, du divertissement et de la bien-pensance). L'art ainsi courrait à sa perte (belle définition peut-être) et il serait voué à scier la branche sur laquelle il est assis. Le grand art du moins serait vraiment fini, et l'on se demande si l'auteur en fin d'ouvrage ne réactiverait pas à son propre insu un brin de la nostalgie si bien critiquée dans l'épaisseur du livre et d'une érudition sans pareille.

Et si on appelait justement grand Art celui qui franchit ces catastrophes ou ces ruptures, celui qui résiste aux sirènes de la sécularisation, de l'institutionnalisation, de la commercialisation !... Car quoi, que l'on remonte en amont, et l'on voit bien l'histoire de l'art nous conter la naissance de chaque nouveau genre comme une émancipation des tutelles successives de la religion, du politique ou du marché, bientôt rattrapé par la récupération d'une autre tutelle, encore inaperçue, qui n'a d'autre caractéristique, permanente et immuable, que celle de reconquérir ses pleins pouvoirs en réduisant le geste créatif (par définition hors norme) à une *production* artistique (alors normalisée). Mais que l'on descende à l'inverse en aval des dites productions contemporaines, et l'on voit bien d'autres auteurs, critiques et poètes, repérer et différencier de manière non moins obstinée ce qui dans la production du moment relève de l'ordre d'une création inédite, authentique, ineffable – surprenante. Dans le premier cas, le grand Art n'est grand qu'a posteriori : il n'est identifiable comme tel que parce qu'il a été valorisé par une instance de pouvoir qui lui attribue une valeur symbolique, sociale ou vénale (les trois à la fois d'ailleurs) et cela amène nécessairement sur une pente nostalgique (c'est toujours trop tard qu'on s'aperçoit que c'était du grand Art). Dans le second, il n'est identifiable comme "grand" que comme minuscule, encore invisible et pour le moins méconnu, que comme indice d'émergence de nouveauté, de singularité, de morphogénèse inattendues, que comme vision a priori – et cela suppose de le placer sur une pente fondamentalement projectuelle.

La différence n'est pas d'opinion mais de posture. La remarque ne cherche pas à prendre le contrepied de la thèse de Yves Michaud ; au sens où il l'explique, oui, l'art est bien « fini », l'art, tel qu'on se le représentait, est bel et bien achevé, oublié, fini – mais il l'est un peu, peut-être, comme la terre – je veux dire comme on dit de la terre qu'elle est désormais finie. Elle vise plutôt à révéler un contrepoint possible que l'expression, par bonheur, permet aussi d'entendre : si l'art (d'avant) est « bien fini », au sens cette fois où l'on dit d'une pièce qu'elle est bien faite ou réalisée, c'est qu'il reste appréciable, précieux et digne d'attention (le patrimoine au moins n'est pas perdu pour tout le monde !). Et ce n'est pas parce que la terre est finie que l'on doit céder aux sirènes de la collapsologie. Au contraire. Mais il faut alors montrer le passage de l'un à l'autre sens, montrer comment chavirer de la posture critique analytique à la posture de projet.

Deux exemples. Si l'on gardait au mot "atmosphérisation" le sens faible de la critique première de Michaud, il faudrait en contrepoint rapatrier celui d'imprégnation cher à Jean-Paul Thibaud, pour redonner à un certain art son sens fort et critique. Ou encore : s'il est facile de repérer les formes visibles du marché de l'espace public international façonné par les paysagistes, avec ses graminées ses plantes fétiches et son mobilier design, il faut aussi savoir repérer des écologies singulières et des situations, locales et circonstancielles, dans lesquelles le ménagement du territoire entre en résonance avec le récit des lieux.

Envoi. S'il est toujours possible de traquer la mort dans l'art, il faut aussi chercher où se réinvente, et peut-être aujourd'hui plus encore qu'en d'autres temps, un certain art du vivant.